

Sujet d'essai : Quels obstacles inhérents à l'écriture autobiographique témoignent de la complexité irréductible du moi ?

1) Marguerite Yourcenar (1903-1987), *Souvenirs pieux* (1974).

L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903, vers les 8 heures du matin, à Bruxelles, et naissait d'un Français appartenant à une vieille famille du Nord, et d'une Belge dont les ascendants avaient été durant quelques siècles établis à Liège, puis s'étaient fixés dans le Hainaut. La maison où se passait cet événement, puisque toute naissance en est un pour le père et la mère et quelques personnes qui leur tiennent de près, se trouvait située au numéro 193 de l'avenue Louise, et a disparu il y a une quinzaine d'années, dévorée par un building.

Ayant ainsi consigné ces quelques faits qui ne signifient rien par eux-mêmes, et qui, cependant, et pour chacun de nous, mènent plus loin que notre propre histoire et même que l'histoire tout court, je m'arrête, prise de vertige devant l'inextricable enchevêtrement d'incidents et de circonstances qui plus ou moins nous déterminent tous. Cet enfant du sexe féminin, déjà pris dans les coordonnées de l'ère chrétienne et de l'Europe du XX^e siècle, ce bout de chair rose pleurant dans un berceau bleu, m'oblige à me poser une série de questions d'autant plus redoutables qu'elles paraissent banales, et qu'un littérateur qui sait son métier se garde bien de formuler. Que cet enfant soit moi, je n'en puis douter sans douter de tout.

2) Michel Leiris, « De la littérature considérée comme une tauromachie », 1946, Préface à *L'Âge d'homme*, 1939.

Faire le portrait le mieux exécuté et le plus ressemblant du personnage que j'étais (comme certains peignent avec éclat paysages ingrats ou ustensiles quotidiens), ne laisser un souci d'art intervenir que pour ce qui touchait au style et à la composition : voilà ce que je me proposais, comme si j'avais escompté que mon talent de peintre et la lucidité exemplaire dont je saurais faire preuve compenseraient ma médiocrité en tant que modèle et comme si, surtout, un accroissement d'ordre moral devait pour moi résulter de ce qu'il y avait d'ardu dans une telle entreprise puisque - à défaut même de l'élimination de quelques-unes de mes faiblesses - je me serais du moins montré capable de ce regard sans complaisance dirigé sur moi-même.

Ce que je méconnaissais, c'est qu'à la base de toute introspection il y a goût de se contempler et qu'au fond de toute confession il y a désir d'être absous. Me regarder sans complaisance, c'était encore me regarder, maintenir mes yeux fixés sur moi au lieu de les porter au-delà pour me dépasser vers quelque chose de plus largement humain. Me dévoiler devant les autres mais le faire dans un écrit dont je souhaitais qu'il fût bien rédigé et architecturé, riche d'aperçus et émouvant, c'était tenter de les séduire pour qu'ils me soient indulgents, limiter - de toute façon - le scandale en lui donnant forme esthétique. Je crois donc que, si enjeu il y a eu et corne de taureau, ce n'est pas sans un peu de duplicité que je m'y suis aventuré : cédant, d'une part, encore une fois à ma tendance narcissique ; essayant, d'autre part, de trouver en autrui moins un juge qu'un complice. De même, le matador qui semble risquer le tout pour le tout soigne sa ligne et fait confiance, pour triompher du danger, à sa sagacité technique.

3) George Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, 1975.

J'ai trois souvenirs d'école*.

Le premier est le plus flou : c'est dans la cave de l'école. Nous nous bousculons. On *nous fait essayer* des masques à gaz : les gros yeux de mica¹, le truc qui pendouille par-devant, l'odeur écoeurante du caoutchouc.

Le second est plus tenace : je dévale en courant — ce n'est pas exactement en courant : à chaque enjambée, je saute une fois sur le pied qui vient de se poser ; c'est une façon de courir, à mi-chemin de la course proprement dite et du saut à cloche-pied, très fréquente chez les enfants, mais je ne lui connais pas de dénomination particulière —, je dévale donc la rue des Couronnes, tenant à bout de bras un dessin que j'ai fait à l'école (une peinture, même) et qui représente un ours brun sur fond ocre. Je suis ivre de joie. Je crie de toutes mes forces : « Les oursons ! Les oursons ! »

Le troisième est, apparemment, le plus organisé. À l'école on nous donnait des bons points. C'étaient des petits carrés de carton jaune ou rouges sur lesquels il y avait écrit : 1 point, encadré d'une guirlande. Quand on avait eu un certain nombre de bons points dans la semaine, on avait droit à une médaille. J'avais envie

d'avoir une médaille et un jour je l'obtins. La maîtresse l'agrafa sur mon tablier. À la sortie, dans l'escalier, il y eut une bousculade qui se répercuta de marche en marche et d'enfant en enfant. J'étais au milieu de l'escalier et je fis tomber une petite fille. La maîtresse crut que je l'avais fait exprès ; elle se précipita sur moi et, sans écouter mes protestations, m'arracha ma médaille.

Je me vois dévalant la rue des Couronnes en courant de cette façon particulière qu'ont les enfants de courir, mais je sens encore physiquement cette poussée dans le dos, cette preuve flagrante de l'injustice, et la sensation cénesthésique² de ce déséquilibre imposé par les autres, venu d'au-dessus de moi et retombant sur moi, reste si fortement inscrite dans mon corps que je me demande si ce souvenir ne masque pas en fait son exact contraire : non pas le souvenir d'une médaille arrachée, mais celui d'une étoile épinglée³.

* C'est pratiquement en rédigeant ces trois souvenirs qu'un quatrième m'est revenu : celui des napperons de papier que l'on faisait à l'école : on disposait parallèlement des bandes étroites de carton léger colorié de diverses couleurs et on les croisait au-dessous. Je me souviens que ce jeu m'enchantait, que j'en compris très vite le principe et que j'y excellais.

1 : matière transparente utilisée pour les lunettes de masque à gaz. / 2 : sensation ressentie à l'intérieur du corps. / 3 : allusion à l'étoile jaune dont le port a été imposé à la population juive pendant la Seconde Guerre mondiale.

4) Rétif de la Bretonne (Nicolas-Edme), *Monsieur Nicolas ou le cœur dévoilé*, 1797.

Si, jetant les yeux sur mes qualités, on en fait l'énumération, l'on trouvera que j'ai toujours été frugal, laborieux, économe, compatissant à l'excès ; que je n'ai été ni joueur, ni buveur, ni gourmand ; modeste sur mon compte, je rougissais d'être estimé ; depuis, j'ai souvent été le censeur le plus rigide de mes ouvrages, et quelquefois le plus éclairé ; souvent, j'ai diminué mon salaire, en disant : « Je n'ai pas tant mérité. »

Mais, d'un autre côté, j'ai été emporté, brutal, furieux, d'un caractère impatient au joug, dur, impérieux, sacrifiant tout au penchant frénétique pour les femmes, me livrant, pour le satisfaire, à des excès punissables ; ne respectant ni la pudeur, ni la décence ; m'exposant moi-même, exposant des âmes encore pures aux suites affreuses du libertinage¹, achevant de précipiter, dans ce gouffre immonde, des jeunes filles qui ne s'en étaient encore qu'approchées. Avare quelquefois jusqu'à l'inhumanité, je refusais une bagatelle ; prodigue souvent jusqu'à la pusillanimité² qui se laisse dépouiller, je soldais lâchement le vice, honteux par orgueil, avide de louanges, en paraissant les dédaigner ; insouciant et désintéressé par paresse ; cynique par un sentiment superbe de mon mérite ; coquet jusqu'au ridicule ; jaloux, envieux, caustique, grotesque, impudent, quels défauts n'ai-je pas eus !... Et pourtant, je me suis quelquefois privé du nécessaire pour le pauvre ; j'ai souvent été obligeant en secret ; j'ai servi, secouru mes ennemis sans que jamais ils l'aient su ; j'ai obligé mes amis, sous le nom de personnes qui ne songeaient pas à eux, parce que je préférais le titre d'ami à celui de bienfaiteur ; j'ai adouci les derniers moments d'un moribond, en feignant d'être chargé d'une réconciliation, que j'ai ensuite effectuée ; j'ai sauvé l'honneur à des filles, à trois femmes ; j'ai vaincu les plus fortes passions ; j'ai, habituellement, rapporté obligeamment les discours désobligeants, pour calmer les inimitiés. Mais on m'a vu brouiller des amis, par imprudence, par légèreté ; j'ai menti avec le ton de la candeur ; j'ai insulté des femmes, des jeunes filles, par des expressions libertines...

Inconcevable labyrinthe du cœur humain ! Ô chaos, qui renfermes tous les contraires, qui te débrouillera ?... Moi, dans moi-même.

1 : affranchissement à l'égard des croyances religieuses, licence des mœurs, débauche. / 2 : manque d'audace, crainte des risques et des responsabilités.

5) Henry Beyle, dit Stendhal, *Vie de Henry Brulard*, 1836.

Le soir, en rentrant assez ennuyé de la soirée de l'ambassadeur, je me suis dit : « Je devrais écrire ma vie, je saurai peut-être enfin, quand cela sera fini dans deux ou trois ans, ce que j'ai été, gai ou triste, homme d'esprit ou sot, homme de courage ou peureux, et enfin au total heureux ou malheureux, je pourrai faire lire ce manuscrit à Di Fiore¹. »

Cette idée me sourit. Oui, mais cette effroyable quantité de *Je* et de *Moi* ! Il y a de quoi donner de l'humeur au lecteur le plus bienveillant. *Je* et *Moi*, ce serait, au talent près, comme M. de Chateaubriand, ce roi des égotistes².

De je mis avec moi tu fais la récurrence³...

Je me dis ce vers à chaque fois que je lis une de ses pages.

On pourrait écrire, il est vrai, en se servant de la troisième personne : *il fit, il dit*. Oui, mais comment rendre compte des mouvements intérieurs de l'âme ? c'est là-dessus que j'aimerais consulter Di Fiore.

Je ne continue que le 23 novembre 1835. La même idée d'écrire *my life* m'est venue dernièrement pendant mon voyage à Ravenne ; à vrai dire, je l'ai eue bien des fois depuis 1832, mais toujours j'ai été découragé par cette effroyable difficulté des *Je* et des *Moi*, qui fera prendre l'auteur en grippe, je ne me sens pas le talent pour la tourner. À vrai dire, je ne suis rien moins que sûr d'avoir quelque talent pour me faire lire. Je trouve quelquefois beaucoup de plaisir à écrire, voilà tout.

S'il y a un autre monde, je ne manquerai pas d'aller voir Montesquieu, s'il me dit : « Mon pauvre ami, vous n'avez pas eu de talent du tout », j'en serai fâché mais nullement surpris. Je sens cela souvent, quel œil peut se voir soi-même ?

1 : réfugié politique napolitain, ami de l'auteur. / 2 : qui parle beaucoup de soi. / 3 : citation déformée des *Femmes savantes* de Molière.

6) Paul Valéry, *Variété*, 1924

Comment ne pas choisir le meilleur dans ce *vrai* sur quoi l'on opère ? Comment ne pas souligner, arrondir, colorer, chercher à faire plus net, plus fort, plus troublant, plus intime, plus brutal que le modèle ? *En littérature, le vrai n'est pas concevable*. Tantôt par la simplicité, tantôt par la bizarrerie, tantôt par la précision trop poussée, tantôt par la négligence, tantôt par l'aveu de choses plus ou moins honteuses, mais toujours *choisies*, – aussi bien choisies que possible, – toujours, et par tous moyens, qu'il s'agisse de Pascal, de Diderot, de Rousseau ou de Beyle, et que la nudité qu'on nous exhibe soit d'un pécheur, d'un moraliste ou d'un libertin, elle est inévitablement éclairée, colorée et fardée selon toutes les règles du théâtre mental. Nous savons bien qu'on ne se dévoile que pour quelque effet. Un grand saint le savait qui se dévêtit sur la place. Tout ce qui est contre l'usage est contre nature, implique l'effort, la conscience de l'effort, l'intention, et donc l'artifice. Une femme qui se met nue, c'est comme si elle entrait en scène.

Il y a deux manières de falsifier : l'une par le travail *d'embellir* ; l'autre, par l'application à *faire vrai*.

Ce dernier cas est peut-être celui qui révèle la plus pressante prétention. Il marque aussi un certain désespoir d'exciter l'intérêt public par les moyens purement littéraires. L'érotisme n'est jamais loin des véridiques.

D'ailleurs, les auteurs de confessions ou de souvenirs ou de journaux intimes sont invariablement les dupes de leur espoir de choquer ; et nous, dupes de ces dupes. Ce n'est jamais soi-même que l'on veut exhiber tel quel ; on sait bien qu'une personne réelle n'a pas grand-chose à nous apprendre sur ce qu'elle est. On écrit donc les aveux de quelque autre plus remarquable, plus pur, plus noir, plus vif, plus sensible, et même plus *soi* qu'il n'est permis, car le soi a des degrés. Qui se confesse ment, et fuit le véritable vrai, lequel est nul, ou informe, et, en général, indistinct. Mais la confiance toujours songe à la gloire, au scandale, à l'excuse, à la propagande.

7) Louis Aragon, *Le Mentir-vrai*, éd° Gallimard, 1980.

Pauvre gosse dans le miroir. Tu ne me ressembles plus, pourtant tu me ressembles. C'est moi qui parle. Tu n'as plus ta voix d'enfant. Tu n'es plus qu'un souvenir d'homme, plus tard. Si c'était ton journal, il y aurait le prix de ta toupie, le sujet de composition française, les visites dans le salon Louis XVI et la petite boîte de dominos nains que tu y as chipée hier soir dans la vitrine de Vernis-Martin. Je me répète. Cinquante-cinq ans plus tard. Ça déforme les mots. Et quand je crois me regarder, je m'imagine. C'est plus fort que moi, je m'ordonne. Je rapproche des faits qui furent, mais séparés. Je crois me souvenir, je m'invente. Je n'invente pas cette histoire de Grand'mère, mais quand était-ce ? Ces bouts de mémoire, ça ne fait pas une photographie, mal cousus ensemble, mais un carnaval.

D'ailleurs, je ne m'appelais pas Pierre, c'était l'Abbé Pangaud (et non Prangaud) qui m'appelait Pierre, et pas Jacques. Tout cela c'est comme battre les cartes. Au bout du compte, le tricheur a gardé en dessous l'as de cœur, et celui qu'on appelle un romancier, constamment, fait sauter la coupe. Quel progrès y a-t-il à appeler École Notre-Dame l'École Saint-Louis ? Ah, c'est plus fort que moi, je joue avec M. l'Abbé à changer les patronymes ! Mais Guy s'appelait Guy, avant d'aller, à ce qu'on dit, dans un élevage d'Argentine, il faut croire que tu lui gardes trop de sentimentalité dans tes souvenirs pour lui changer son nom, à ce petit camelot du Roi.

Ce Guy-là, aussi tu le cueilles dans un drôle d'arbre. Qui sait comment lui se voit maintenant, sa pèlerine... Et de toute façon, toi, je veux dire moi, tu ne pensais pas Maman, à onze ans. Cela, c'est un mensonge concerté, de faire croire que tu jouais ainsi double jeu entre toi et les autres. Cela viendra plus tard. Pour l'instant tu superposes. Je... enfin, c'est posé, nous posons.

8) Marguerite Duras, *La Vie matérielle*, « Les Photographies », 1987.

Il n'y a pas de photographies de votre arrière-grand-mère. Vous pouvez chercher dans le monde entier, il n'y en a pas. Dès qu'on le pense, l'absence de photographie devient un manque essentiel et même un problème. Comment ont-ils vécu sans photos ? Il n'y a rien qui reste après la mort, du visage et du corps. Aucun document sur le sourire. Et si on avait dit aux gens que la photo viendrait, ils auraient été bouleversés, épouvantés. Je crois qu'au contraire de ce qu'auraient cru les gens et de ce qu'on croit encore, la photo aide à l'oubli. Elle a plutôt cette fonction dans le monde moderne. Le visage fixe et plat, à portée de la main, d'un mort ou d'un petit enfant ce n'est toujours qu'une image pour un million d'images dont on dispose dans la tête. Et le film du million d'images sera toujours le même film. Ça confirme la mort. Je ne sais pas à quoi a servi la photographie dans ses premiers âges, pendant la première moitié du XIX^e siècle, quel était son sens pour l'individu, au cœur de sa solitude, si c'est pour revoir des morts ou si c'est pour se voir lui. Se voir lui je suis sûre. On est toujours soit confondu, soit émerveillé, toujours étonné, devant sa propre photo. On a toujours plus d'irréalité que l'autre. C'est soi qu'on voit le moins, dans la vie, y compris dans cette fausse perspective du miroir, au regard de l'image composée de soi qu'on veut retenir, la meilleure, celle du visage armé que l'on tente de retrouver quand on pose pour la photo.

Et quelques citations complémentaires...

- Un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. Ce moi-là, si nous voulons essayer de le comprendre, c'est au fond de nous-mêmes, en essayant de le recréer en nous, que nous pouvons y parvenir. Rien ne peut nous dispenser de cet effort de notre cœur. **Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*.**

- Ne sommes-nous pas, comme le fond des mers, peuplé de monstres insolites ? **Henri Bosco, *Le Récif*.**

- Je veux dire que si les rapports avec autrui sont tordus, viciés, alors l'autre ne peut être que l'enfer. Pourquoi ? Parce que les autres sont, au fond, ce qu'il y a de plus important en nous-mêmes, pour notre propre connaissance de nous-mêmes. Quand nous pensons sur nous, quand nous essayons de nous connaître, au fond nous usons des connaissances que les autres ont déjà sur nous, nous nous jugeons avec les moyens que les autres ont, nous ont donné, de nous juger. Quoi que je dise sur moi, toujours le jugement d'autrui entre dedans. Quoi que je sente de moi, le jugement d'autrui entre dedans. **Jean-Paul Sartre, *Préface de *Huis-clos**.**

- L'homme n'est peut-être pas fait pour un seul moi. **Henri Michaux, *Plume*.**

- Je ne puis être sûr de mon objet d'étude : il avance en vacillant, en chancelant, comme sous l'effet d'une ivresse naturelle. Je le prends comme il est, au moment où je m'intéresse à lui. Je ne peins pas l'être, je peins la trace de son passage ; non le passage d'un âge à l'autre, ou comme dit le peuple, de sept ans en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Et je dois toujours mettre mon histoire à jour ! Il se peut que je change bientôt, non seulement à cause d'un coup du sort, mais intentionnellement : mon livre est le registre des événements divers et changeants, d'idées en suspens, et même à l'occasion, contraires, soit que je sois moi-même un autre, soit que je traite mes sujets dans d'autres circonstances ou sous un angle différent. [...]. Si mon esprit pouvait se fixer, je ne me remettrais pas sans cesse en cause, je prendrais des décisions ; mais il est toujours en apprentissage et à faire ses preuves. **Montaigne, *Essais*.**

- Le cancan donne, à bon marché, le relief qu'on attend de l'irrationnel ; et, la psychologie de l'inconscient aidant, on a complaisamment confondu ce que l'homme cache, et qui n'est souvent que pitoyable, avec ce qu'il ignore en lui. L'homme n'atteint pas le fond de l'homme ; il ne trouve pas son image dans l'étendue des connaissances qu'il acquiert, il trouve une image de lui-même dans les questions qu'il pose. **Malraux, *Antimémoires*.**